

MLR 1771

Cinquante-et-unième

LETTRE OUVERTE aux Écrivains de Belgique

Solstice de l'été 1965.

Mes chers Confrères,

Je suis tombé en arrêt devant une phrase d'Oscar Wilde : « L'humanité se prend trop au sérieux, c'est le péché originel du monde. » J'ai pensé aussitôt à mes compatriotes et, plus spécialement à vous, poètes et romanciers, essayistes et dramaturges, pour qui le sérieux compense souvent la faible audience.

Le trait est plus commun aux hommes qu'aux femmes. Celles-ci y échappent sans peine par les heureux effets de leur nature, aidées de surcroît par la mode, ce puissant tremplin de la fantaisie. Il suffit d'un signe de quelque Dior pour qu'elles montrent leur dos ou leur nénés, comme André Baillon se plaisait à dire. Callipyges ou non, elles exhiberaient aussi bien leurs fesses si telle devait être la mode nouvelle. Et qui songerait à s'en plaindre, si le spectacle en valait la peine ?

Les mâles, au contraire, versent dans une plate uniformité. Même les artistes ne se distinguent plus d'autres individus. Le panache s'en est allé. Le roi roule en auto comme tout le monde et son uniforme manque d'apparat. Certes, il reste dans l'armée des imaginatifs qui tentent de réagir et l'on voit réapparaître des aiguillettes, des guêtres blanches et des gants à crispins. C'est

peu de chose. Sans remonter jusqu'à Murat et ses émules, on pense aux temps plus proches où les soldats portaient encore une queue à leur chef. Pour notre garde civique, c'était une queue de coq. Quel symbole !

Hélas, le sérieux triomphe partout. Ministres, gouverneurs et autres dignitaires renoncent de plus en plus à se travestir selon leurs fonctions respectives. Nos académiciens, venus trop tard dans un monde trop vieux, n'ont pu se manifester vestimentairement, la Belgique ayant négligé de les habiller à la française. Comment, dès lors, les reconnaître ? Même en France, le recul est certain : Depuis que Jean Effel leur met des araignées dans la barbe, la plupart ont renoncé à cet ornement pileux. S'il leur reste des araignées, elles nichent donc en d'autres endroits.

Par bonheur, tous les funambules n'ont pas disparu. Vous connaissez tous l'aimable Jean Mogin qui préside aux émissions parlées de la R.T.B. Je l'ai peu pratiqué, je l'avoue, mais il m'arrive de lire des épîtres qu'il adresse à ses confrères. Charmante, sa façon de les lanterner : — Excellent, le texte soumis ! Il faudrait toutefois l'adapter mieux à l'art radiophonique tel qu'il triomphe place Flagey. — Comment ? Donner des conseils ? Fi donc ! Ce serait s'engager, préjuger de la décision du juge souverain, en l'occurrence, le mystérieux comité de lecture dont, en principe, nul ne connaît la composition.

N'est-ce pas délicieux ? Un refus ? Vous n'y pensez pas ! Bichonnez votre ouvrage ! Vous pouvez aussi le remettre une vingtaine de fois sur le métier, selon le conseil de Boileau et vous souvenir d'un vers racinien : « Et l'espoir, malgré moi, s'est glissé dans mon cœur. »

Nourri de cette vivifiante panacée, l'auteur se tait et la R.T.B., heureuse de sa vente d'orviétan, peut tranquillement confier des émissions à tel producteur français, lequel, fidèle à la société française des auteurs, décline le concours des membres de la société belge sans que celle-ci songe à se mêler de l'affaire. Elle veut, sans aucun doute, protéger ses membres contre des réveils trop brutaux. Elle a raison, avec Aristote :

« — Qu'est-ce que l'espérance ?

— Le rêve d'un homme éveillé. »



Au reste, la SABAM, et c'est heureux, s'échappe parfois, elle aussi, d'un sérieux étouffant. Ne vient-elle pas d'octroyer le prix Michel de Ghelderode à un auteur wallon dialectal ? Les mânes de notre dramaturge ont dû en tressaillir de joie. Je me suis laissé dire, car je n'y entends goutte, que les patois wallons sont nombreux et que le borain ne ressemble guère au liégeois. Tant mieux ! S'opposant aux puissants courants centripètes de notre époque, la Belgique continue fièrement à cultiver l'esprit de clocher. Le jour où la capitale, enfin mise à merci par les deux ethnies rivales, s'affranchira de l'influence maléfique de Paris, elle pourra se créer une ethnie propre, toute parfumée de folklore et s'appuyant sur une respectable tradition. Qu'on se souvienne qu'au Siècle des Lumières, la Révolution brabançonne s'est faite, sans peur du ridicule, contre l'esprit nouveau qui soufflait sur l'Europe entière !

Vous dirai-je que tout cela me rassure ? Malgré nos airs souvent compassés, nous sommes moins sérieux que nous en avons l'air. Par malheur, les naïfs s'y laissent prendre. Tel cet auteur qui a déclaré la guerre au Théâtre National parce que le directeur de cet établissement, ayant trouvé des qualités à l'une de ses pièces, a joué autre chose. Le pauvre homme a pris M. Jacques Huisman au sérieux et tout le mal vient de là. Est-ce le zèle inattendu d'une secrétaire ? Par mégarde en quelque sorte, M. Huisman a répondu. Et voyez le drame : le naïf correspondant ignore cette vérité première : Il n'y a pas d'auteur belge capable d'écrire une bonne pièce. M. Jacques Huisman l'a répété maintes fois. C'est sa conviction profonde. Pour prouver la justesse de ses vues, il s'amuse parfois à ressusciter un mort, un Maeterlinck ou un Ghelderode. Il prend dans le tas, — au hasard, j'imagine, pour ne pas marquer de préférence, pour bien montrer que tout est à l'avenant, — monte la pièce à grands frais grâce au pactole pétrolier de la fondation Caltex et, sûr d'avoir distillé cet ennui distingué que l'on tient volontiers pour le signe de l'Art majuscule, convainc sans peine ses ouailles de l'excellence de sa thèse. S'il joue un Belge, c'est donc pure politesse, un peu comme on va présenter ses condoléances émues à la mort d'un vague cousin.

Il ne faut pas douter de ses bonnes intentions. N'a-t-il pas annoncé un jour déjà lointain qu'il allait créer des cours pour



permettre aux dramaturges en puissance de s'exercer d'une manière congrue ? S'il a renoncé à ce dessein, il a reculé sans doute devant l'énormité de la tâche, car les écrivains, ne l'oublions pas, continuent à lui envoyer des pièces. Or, cette manie dégoûte au plus haut point un directeur de théâtre et M. Jacques Huisman ne doit pas faire exception à cette règle quasi générale.

Quant au brave homme qui écrit au Roi, à la Reine, au Ministre de l'Education nationale et au Conseil d'Etat à seule fin d'obliger M. Jacques Huisman de monter sa pièce parce que cet imprudent l'a gratifié d'un avis favorable, ponctué de deux superlatifs, c'est une victime typique de ce sérieux qui m'inquiète. Vous voyez, mes chers Confrères, quels en sont les ravages dans l'âme des simples. Aussi, si m'en croyez, méfions-nous ! Prenons carrément les lanternes pour des vessies et abandonnons-nous aux folâtreries capricantes car, comme l'a dit Epicharme :

« Ni vous ni moi ne sommes tels qu'hier ;
Nous serons autres
Demain, et toujours divers, en vérité. »

ROGER AVERMAETE.

P.S. Ma dernière missive m'a valu une réponse en vers :

« Quand tous ces conassins
Bons à rien
Nous auront-ils enfin
Assez
Conassés ? »